



## Des pochoirs pour l'Amérique

Vers 1958, Eugène décida de s'abonner à la *Company of Military Collectors and Historians*, dont le prestige aux Etats-Unis est historiquement comparable à celui de *La Sabretache*. Depuis quelque temps déjà, il recevait chez lui des collectionneurs américains, notamment M. James Tily et M. Peter Blum qui lui commandaient des dessins et qui, tous, appartenaient à cette association. Eugène y envoya trois planches qui furent bien accueillies par les membres de la *Company*, contents de disposer d'une source française pour traiter justement des troupes françaises. Dès lors, Eugène fut souvent sollicité pour de nouvelles illustrations et fit rapidement partie du bureau. Il rédigeait les textes explicatifs accompagnant ses planches et le colonel Elting, qui devint un ami, les traduisait.

En reconnaissance du travail accompli, Eugène reçut en 1962 un grand parchemin l'honorant du titre honorifique de « *Fellow* » de cette association et, quelques dix années plus tard (1974), le même colonel Elting lui remit avec la médaille d'Or de la *Company*, le « *Distinguished Service Award*<sup>1</sup> » .

---

<sup>1</sup> Pour le lecteur français, ces titres ne signifient sans doute rien: ils sont accordés sur recommandations d'un jury et après un vote du conseil des gouverneurs de la *Compagnie*. Ni les Etats-Unis ni le Canada ne disposant de décorations étatiques comparables, par exemple, aux Palmes académiques en France, ces distinctions sont *là-bas* prestigieuses, quoiqu'émanant de ce que l'on nomme *ici* « le monde associatif ». La *Compagnie of Military Historians* continue à jouer un rôle essentiel dans la recherche, et la diffusion, des connaissances de la vie militaire des temps passés et de la culture des uniformes.



Devant les succès américains des dessins d'Eugène, M. Tily décida d'éditer toute une série de planches sur les troupes françaises au Canada. (*French in Canada*). De 1960 à 1964, au rythme de deux planches par an, Eugène illustra le régiment de la Reine et du Languedoc, le régiment du Royal Roussillon, l'infanterie de La Sarre, les régiments Montcalm et Languedoc du Fort Carillon, les canonniers et bombardiers du Canada, l'infanterie de Guyane, l'infanterie du Berry et celle du Bearn.

Se prenant au jeu, Eugène édita en parallèle, avec M. Danchin, un livre à la gloire de cette poignée d'hommes qui, en dépit de leur infériorité numérique surent, par leur audace et leur sens de l'action collective, tenir tête aux Anglais. *Les lys sous les érables* - c'est le titre qu'Eugène choisit pour ce recueil de planches éditées par la *Gravure française* - est assorti d'une page d'introduction historique où Eugène eut le plaisir d'exprimer par ses mots toute l'admiration que le peintre ressent pour ces aventuriers de la Nouvelle-France: des hommes rudes à la tâche, avançant dans la neige glacée des hivers à la rencontre de ceux qu'ils baptisèrent Hurons, en assimilant leur étrange coiffure à la hure du sanglier. *Wendats* est leur vrai nom et signifie « peuple insulaire »: le développement de l'ethnologie allait nous apprendre à ne plus ignorer la sagesse ancestrale de leur organisation sociale.

En ce tout début des années 60, les imprimeurs américains ne pratiquaient pas la patiente technique du pochoir. Les impressions réalisées étaient encore essentiellement monochromes (noir ou sanguine). Les procédés sérigraphiques d'impression, qui allaient faire fureur dans le Pop-Art, n'étaient encore qu'expérimentaux.

Mais Eugène connaissait à Paris un imprimeur en qui il voyait le meilleur coloriste au pochoir de sa génération : M. Caillé. (Il réalisait déjà pour la galerie Madsen les pochoirs des pastels galants d'Eugène). Le peintre proposa donc que les planches commandées par M. Tily soient imprimées et coloriées ici, puis expédiées aux Etats-Unis... M. Danchin se chargea de trouver le papier.



L'atelier de pochoir de M. Caillé était situé dans un ancien hôtel particulier du quartier de Francs-Bourgeois. Six femmes travaillaient avec lui à la découpe et à la pose des pochoirs. L'épouse de M. Caillé appartenait à cette corporation. C'était là un métier d'art et de minutie dont beaucoup d'étapes étaient dévolues aux femmes - sans doute aussi car l'usage était de les payer plus chichement que les artisans masculins (mais sur ce point mon grand-père, en homme de son époque, précise seulement « un travail de femme »). M. Caillé avait un œil d'expert pour les tons, il composait lui-même ses propres couleurs pour les pochoirs.

Les planches de la série *French In Canada*, coloriées au pochoir, rencontrèrent un vif succès et furent bientôt épuisées. Puis les progrès des procédés photographiques de reproduction permirent d'autres prouesses en moins de temps. Un membre de la Company, qui avait ses entrées dans une maison d'impression américaine prit en main la suite de l'aventure.

Au cours de ses années le **Musée du fort**, au Canada, commanda également 12 planches à Eugène, qui furent accompagnées par les textes de M. Baldet.

En France, les éditions du *Bivouac*, sous la direction de M. Devarieux, poursuivirent cette immersion dans la mémoire des *Français au Canada* : 29 planches d'Eugène Lelievre, commentées par Jacques Haessler, reproduisent les costumes de troupes qui écrivirent de 1665 à 1762 cette période de l'Histoire de nos trois pays. Le sujet fut également traité par des planches d'Eugène pour *Le Cimier*, dirigé par Jacques Vuyet.

## **Porcelaine, fife et tambour**

La Ville-Musée de Williamburg s'associa à M. Tily pour éditer des carreaux de faïence de style ancien, en clin d'œil à cette époque révolue de la Conquête de la Nouvelle-France qui fait toujours rêver de part et d'autre de l'Atlantique. Eugène s'appliqua donc à réinventer la naïveté des silhouettes militaires qui ornaient les ustensiles et murs des cantines.

En 1972, à l'occasion de l'ouverture du Musée historique du Fort Ouiatenon, dans l'Indiana, Eugène Lelievre reçut aussi une commande de l'ancien corps des Fifes et Tambours de Tippecanoe. Il s'agissait de réaliser les planches des uniformes des troupes et musiciens de la Compagnie Franche de la Marine.

Les roulements du tambour scandaient les différents moments de la vie du soldat : ils réveillaient et rassemblaient la troupe, imposaient le silence, réjouissaient les soirées ou armaient les cœurs dans les longues marches et l'approche des batailles. Le fife et le tambour, que nos rythmes électroniques ont oubliés, ont écrit nombre de pages d'Histoire, tant il est vrai qu'aucune foule ne s'assemble sans hymne à chanter.



## **En mémoire des soldats de la Nouvelle-France**

## **Des mannequins et peintures pour les Lieux historiques nationaux Canadiens**

Dans la même période, Eugène reçut d'importantes commandes pour les Lieux historiques nationaux du Canada, par le biais de M. Chartrand, qui devint, avec les années, ce spécialiste

d'histoire militaire dont les conférences sont si courues. Eugène avoue ne plus pouvoir dater précisément sa première rencontre avec **René Chartrand**, ayant l'impression de l'avoir toujours connu tant ils ont travaillé ensemble et devinrent complices dans cette passion commune de la reconstruction historique...

En fait, en 1967, lors de l'Exposition qui marqua le 100<sup>ème</sup> anniversaire de la Confédération Canadienne, un ami parisien d'Eugène, M. Gustave Gras, figurinist, avait sympathisé, à Montréal, avec M. Michel et Mme France Chrétien, d'ardents collectionneurs québécois. C'est en activant ce réseau d'amitié que René Chartrand sera mis en rapport avec Eugène.

René Chartrand était d'abord venu à Lyon chercher des tisserands capables de reproduire des galons d'uniformes de l'Ancien Régime. Ce souci du détail était tout à son honneur. M. Gras le comprit et lui présenta Eugène qui, de son côté, confectionnait avec son épouse les uniformes en miniature pour ses petits mannequins. Naquit alors une longue amitié, nourrie de la même passion pour la reconstitution historique et ce qu'elle nous enseigne des capacités humaines aux prises avec l'adversité.

Pendant toute sa carrière de conservateur, M. Chartrand œuvra à l'aménagement d'espace de musée dans les lieux historiques nationaux du Canada. Fort, port, caserne, arsenal... pour chaque site, il s'agissait de faire parler les pierres et de redonner aux lieux des témoignages des vies qui l'avaient habité.

Par le biais des commandes de M. Chartrand, Eugène confectionna pour les Parcs, 36 mannequins à pied (et un cavalier), chacun accompagné de planches d'illustration et d'articles permettant leur mise en situation ; Eugène soigna particulièrement les regards et les attitudes. La vie dans les fortins était un singulier mélange de camaraderie, de discipline et de corvées. Le sentiment de solitude, renforcé par l'isolement géographique et la conscience du danger, armait le goût des plaisirs simples, ce qui n'était pas toujours sans heurter le devoir de soumission au code et à la hiérarchie.

Une série de 39 aquarelles (initialement destinées à la réalisation d'un film d'animation audiovisuelle puis reproduites en poster couleur), reconstitue les différents temps de la vie du soldat dans les régiments des Voltigeurs Canadiens et des Milices Canadiennes de 1813 et 1814 : depuis le recrutement (sur le parvis de l'église, après le sermon, puis dans la taverne), jusqu'aux périodes les plus noires du cachot et des punitions pour les fortes têtes... Ne pas taire la dure réalité de la discipline militaire - avec parfois ses dérives - c'est aussi s'accorder, en conscience, le droit de glorifier le plaisir de la parade et des réussites collectives.

C'est à cette époque que le jeune Francis Back présenta ses premiers travaux à Eugène. Il était alors élève d'une école d'art en Suisse allemande et ses dessins n'avaient pas encore la force et la richesse qu'il su donner à ses soldats depuis et qui font l'émerveillement de mon grand-père comme de tant d'autres. Le jeune homme utilisait le temps de ses vacances scolaires pour approfondir sa culture militaire. Afin d'épargner à l'étudiant des dépenses d'hôtellerie, ma grand-mère proposa de lui dresser un lit de camp dans l'atelier d'Eugène. Petite-fille, ce jeune dessinateur incarnait pour moi la vie de bohème des étudiants que seule la passion guide.



Plus tard, Francis Back, René Chartrand, ainsi que Michel et France Chrétien, (devenus des amis intimes des mes grands-parents), eurent la gentillesse de m'héberger à mon tour, lors de mon premier grand-voyage (juste, après l'obtention du baccalauréat). Ils épargnèrent ainsi quelque crainte à ma famille, peu enthousiaste à l'idée de me voir partir sac à dos avec une camarade toute aussi jeune et naïve que j'étais. Mais les paysages canadiens, les fleuves, les plaines, les lacs et les montagnes, avaient trop inspiré l'œuvre de mon grand-père, et donc imprégné mon enfance, pour que je ne décide pas, adolescente, d'aller y voir, à ma manière, de plus près.

Aujourd'hui encore, Eugène se sent intimement lié à la mémoire des cousins de la Nouvelle-France : terre vierge, neuve, où la nature est plus vaste, l'air plus vif, et le sentiment de liberté plus grand.



### **« *L'histoire extraordinaire des soldats de la Nouvelle-France* » : le livre du *Mémorial*, au Château d'Oléron.**

De son côté, à la fin des années 80, M. Jacques Bodin, un ancien élève de l'École de Saint-Cyr, passionné d'Histoire, profita de son départ à la retraite - après trente ans de service dans l'Armée de Terre - pour revenir sur les traces des soldats et marins français du XVIII<sup>ème</sup> siècle, embarqués pour l'Amérique. La chaleur des témoignages des descendants, et l'importance de la documentation qu'il rencontra, lui donnèrent l'idée de réaliser en France un musée dans l'esprit de ceux qui animent les Lieux historiques du Canada. Sous son impulsion, un *Mémorial des soldats de la Nouvelle-France* ouvrit ses portes en 1992, à la Citadelle du Château d'Oléron, suivit, en 1993, d'un grand livre, richement illustré, qui reprenait l'essentiel des documents disponibles : « *L'histoire extraordinaire des Soldats de la Nouvelle-France* » (O.C.A Communication. Poitiers.)

On y retrouve de multiples aquarelles d'Eugène, depuis le régiment de Carigan qui débarque au Québec en 1655 pour livrer bataille aux Iroquois (alliés aux Anglais) et dont la moitié des hommes restent sur place endossant à la fois le rôle de paysans et de miliciens... jusqu'à l'ultime épisode de la capitulation, le 8 septembre 1760 : avec le dernier rassemblement des soldats français, dans l'île de Sainte-Hélène (face à Montréal), préférant brûler rituellement les drapeaux des différents régiments rescapés, plutôt que de les remettre aux Anglais.

De tous temps, la politique internationale de conquête a joué sur les « divisions claniques » des populations autochtones. La rivalité des intérêts politiques est toujours aussi économique. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, l'Amérique du Nord, grande pourvoyeuse des fourrures et des cuirs vers l'Europe, présentait, en outre, des terres inconnues qui firent longtemps espérer la découverte d'un nouveau chemin commercial vers l'Asie. L'Angleterre et la France allaient poursuivre là-bas, leur rivalité de voisins. Mais la faiblesse numérique des troupes et colons français, (comparée aux contingents de militaires et d'émigrants anglais) eut pour effet stratégique de favoriser l'alliance française avec les nations indiennes : leur soutien étant la seule chance de succès.

Ce « *souci de croiser les lignées* », cette volonté - même maladroitement affichée de la part des français - de former « *un seul et même peuple* » en épousant des indiennes, vaut sans

doute, au souvenir de cette conquête, sa nostalgie singulière... en plus des solidarités de coexistence qu'impliquent forcément les très rudes conditions climatiques des grands espaces canadiens.

